

## POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 19 SEPTEMBRE 1850.

No. 103.

### Importance des Etudes Religieuses pour le bien général de la Société.

(DISCOURS PRONONCÉS AUX EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE, 31 JUILLET 1850.)

#### DEUXIÈME DISCOURS.

(Suite et fin.)

Mais la religion ne doit pas être étudiée seulement en elle-même, dans ses dogmes, dans sa morale... Le christianisme existe depuis dix-huit siècles, il a en son action dans le monde : il a porté ses fruits... on l'a vu à l'œuvre : il a fondé des institutions qui lui sont propres ; et pendant longtemps il a animé de son esprit les créations sociales qu'il a rencontrées. Est-ce que son histoire ne renfermerait pas d'utiles enseignements propres à faire apprécier les théories politiques et civiles sur lesquelles le citoyen doit se prononcer ? L'on se rappelle le mot de Montesquieu : " chose étonnante, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci." L'un des plus beaux livres qui soient sortis de la main des hommes, le *Génie du christianisme*, a démontré jusqu'à la plus grande évidence cette vérité, que la raison d'ailleurs aperçoit facilement.

Tout fait n'est qu'un principe mis en pratique. Evidemment le fait sera plus ou moins utile suivant que le principe qui l'a produit sera plus ou moins conforme à la vérité et à la justice. Si l'on admet que le christianisme est vrai dans sa doctrine, il faut conclure qu'il a été salutaire dans les œuvres qu'il a opérées, les institutions qu'il a fondées. Le Christ a dit que tout enseignement se reconstruit aux fruits qu'il produirait... *A fructibus cognoscemus.* Proclamer la religion vraie, et se récrier contre toutes les institutions qu'elle a animées de son esprit, n'est qu'un mensonge dérisoire, ou une grossière aberration du jugement. L'action que la religion a exercée sur le corps social soit par une impulsion immédiate, soit par l'exemple qu'elle a donné dans sa constitution hiérarchique, dans les associations si nombreuses qu'elle a formées, dans son code pénitentiaire, dans son régime administratif, dans son système de soulagement de la douleur et de la pauvreté : cette action directe ou indirecte de la religion sur la société doit être étudiée dans son histoire ; ou en verra les effets : l'humanité ne changeant point de nature, les mêmes causes doivent en fond produire les mêmes résultats : si les circonstances du temps, modifiant les formes sociales, modifient aussi les moyens d'action, la source des principes qui doivent faire le bonheur de l'humanité demeure toujours la même, quoiqu'elle varie son cours suivant les accidents du terrain. Et si d'un autre côté les institutions de la société politique et civile sont d'une nature différente des institutions religieuses, cependant comme les unes et les autres s'appliquent aux mêmes hommes, comme l'ordre social n'a pas d'autre but que le perfectionnement de l'humanité, ce qui est aussi le but de la religion quoique dans une sphère plus élevée, on sent que si la religion n'a pas à prescrire à la société une imitation ou plutôt une copie de ses institutions, la société cependant ne peut que s'instruire et tirer

des renseignements utiles en considérant son action sur les hommes.

Du moins la société civile doit prendre garde de blesser dans ses lois une institution religieuse ou un principe qui a présidé à quelque grande œuvre du Christianisme, car alors en s'attaquant à la vérité de la religion elle, s'attaquerait à Dieu même, et par une suite nécessaire, elle se préparerait quelque malheur, non pas seulement sous le point de vue surnaturel d'un châtement divin, mais par la conséquence de cette maxime que toute erreur amène un désordre.

L'étude du Christianisme dans son histoire devient donc, d'après les considérations exposées, un devoir en quelque sorte pour le bon citoyen comme pour le chrétien ami de sa foi, si toutefois ces deux qualités peuvent être séparées.

Messieurs, cette liaison intime de la religion avec le monde social nous a constamment été montrée dans les classes supérieures de notre pays d'étude. Nous avons vu aussi que les questions fondamentales de la philosophie avaient leur solution dans les dogmes religieux et que la littérature elle-même trouvait dans les enseignements du Christianisme le principe du beau, la règle la plus sûre du goût et la source de ses plus belles inspirations. Tout est lié à la religion : toute théorie a besoin de son secours du moins pour ne pas conduire l'homme à un autre but que celui que le créateur lui a donné.

A cet aspect du Christianisme apparaissant comme une synthèse magnifique qui embrasse toutes les connaissances dans son universalité ; à cette contemplation de la religion éclairant tous les domaines de la science de sa splendide lueur, il s'élève dans l'âme une pure et délicieuse jouissance, parce que ce désir qu'a l'intelligence de tout ramener à l'unité se trouve satisfait. Dans le contentement que cet aperçu donne à l'esprit, il y a quelque chose de cette pure intuition de la vérité suprême, que l'âme qui aura cherché le vrai sur la terre, éprouvera dans les cieux.

On conclut la vérité de la religion de cela seul qu'elle présente un principe général à l'aide duquel on coordonne les connaissances humaines entre elles, et qui les fait tendre, quoi que diverses dans leurs opérations, à un même but, le perfectionnement moral de l'homme, la plus grande gloire du créateur.

Pour emprunter une comparaison à l'ordre physique qui n'est que le reflet de l'ordre intellectuel, voyez ces astres de notre système planétaire roulant avec une si belle harmonie dans les régions célestes. Poussés par une force particulière, ils tendent à s'échapper dans les espaces sans fin ; mais ils sont attirés par le soleil qui les maintient dans les limites prescrites à leurs évolutions, et ils accomplissent leur course majestueuse chacun dans son orbite spéciale.

C'est l'image du mouvement des divers ordres des connaissances humaines. Chaque science a son activité distinctive qui la porte à son but particulier ; elle a sa liberté d'action, son influence spéciale sur le bonheur de l'humanité, et pour cela elle a ses lois propres qui ne doivent point être violées. Mais le soleil de la religion est là qui fait sentir sa puissance d'attraction à chaque sphère où s'exerce l'intelligence humaine, qui lui fait réfléchir quelque rayon de sa vive lumière, et la maintient dans

un mouvement régulier où elle est toujours sous l'influence de l'immuable vérité.

Les considérations que nous venons de vous présenter vous font voir comment aux connaissances qui doivent former en nous le citoyen, l'homme utile à sa patrie par les diverses études aux quelles nous nous appliquons, se joignent celles qui préparent le chrétien aux devoirs dont l'accomplissement doit le rendre citoyen de l'éternelle patrie. Ces deux ordres d'idées ne se nuisent pas, ils se soutiennent l'un l'autre, comme les sentiments qui en résultent au lieu de se combattre entraînent à leur union dans le même cœur un charme indéfinissable. Les souvenirs religieux liés aux souvenirs de la patrie ne produisent-ils pas le plus grand amour pour la terre natale ? Le cœur ne fait qu'une seule chose de la maison de notre enfance et de l'église de la paroisse ; des champs et du cimetière ; des fêtes religieuses et des joies de la famille, de la prière et de l'humanité ; de Dieu et de nos parents, chers et purs objets de nos affections, qui forment les éléments du bonheur de la vie, comme la plante vit de la terre qui lui donne sa sève et du ciel qui lui féconde de son soleil.

Il en est ainsi des principes qui doivent animer la vie sociale : ils puisent une énergie plus puissante dans les idées religieuses. Purifiés par leur alliance avec la doctrine sainte, fortement dirigés vers le bien par l'impression céleste, ils rendent le citoyen plus utile à la patrie, parce qu'ils lui font respecter la religion, base fondamentale de la société et ils rendent la patrie plus chère au citoyen parce qu'à l'affection naturelle qui porte à s'y attacher se joint le devoir religieux qui fait voir un ordre de la Providence dans l'amour du sol natal et dans les devoirs à rendre à ses compatriotes ; la fraternité n'existe que par la religion.

Pour nous, Messieurs, nous tâcherons de mettre les principes que nous avons puisés dans cette enceinte au service de notre bien aimé patrie. Nous espérons n'oublier jamais cette religion qui toucha nos fronts naissants, donna de doux soins à notre enfance, et présida à l'instruction de notre jeunesse ; elle est la mère de notre vie intellectuelle et morale. Elle régnera toujours dans nos cœurs avec ces charmes qui attirent à la bienfaisance maternelle l'amour, le respect et l'obéissance d'enfants aux nobles et pieux sentiments. Nous ne serons pas plus ingrats et indociles envers elle, nous le jurons, qu'envers nos mères bien aimées selon la nature, pour lesquelles nos cœurs conservent un si délicieux amour.

### RELATIONS DES JESUITES

SUR LES

DÉCOUVERTES ET LES AUTRES ÉVÈNEMENTS ARRIVÉS EN CANADA, ET AU NORD ET A L'OUEST DES ÉTATS-UNIS,

(1611-1672.)

(Suite et fin.)

(Voir les numéros 92, 93, 95, 96 et 99.)

1662-63.

Le même. "Relation" etc. Paris. 1664, 169 p.  
Description de quelques phénomènes mété-

orologiques, — grand tremblement de terre en 1663, et éclipses de soleil du 1er septembre de cette année, — guerre continue des Iroquois, — Mission des Outaouaks, — mort héroïque du P. René Menard.

1663-64.

(Le même). "Relation" etc. Paris. 1665, 176 p.  
Elle contient des détails sur les missions chez les Hurons, les Algonquins, et les cinq Nations — sur la guerre entre les Mohawks, les Mohegans et les Abénaquis. Elle donne de plus une relation de l'ambassade que les Iroquois, alarmés à la vue des préparatifs que faisaient les Français, leur envoyèrent pour conclure la paix.

1664-65

LE MERCIER (le P. Fran. J.). "Relation" etc. Paris, 1666, 129 p. avec une carte du pays Iroquois.

Gouvernement du Marquis de Tracy ; ses négociations avec les Iroquois ; description de leur pays, et de différentes routes pour y aller ; force numérique de chacune des cinq Nations. Il y a de plus dans ce volume diverses particularités sur les comètes qui se montrèrent en Canada en 1664-65, — sur la mort cruelle que souffrit M. Vignal, — et sur les hivers de la Nouvelle France.

1665-66.

(Le même). "Relation" etc. Paris. 1667, 47 p.  
Il n'y a, à ma connaissance, qu'un exemplaire de ce volume dans ce pays. Quoiqu'il n'ait que trois chapitres, et très-peu de pages, cependant il contient des particularités fort intéressantes sur les expéditions des Français en 1666.

De Courcelle était à la tête d'une des ces expéditions. Parti en Janvier contre les Onéidas et les Mohawks avec 500 hommes, il alla et revint avec eux en raquettes de Québec à Schénectady, distance de 120 lieues. L'autre expédition fut conduite par le Marquis de Tracy, alors octogénaire. Il marcha au mois de Septembre suivant contre les Mohawks. Dans la table des matières, il est fait mention d'une "Lettre de la Révérende Mère Supérieure des Religieuses Hospitalières de Québec" en la Nouvelle France, du 3 oct. 1666 ; mais elle n'est pas imprimée dans ce volume.

Ce Volume a une carte qui représente le plan des trois forts bâtis alors par les Français sur la Rivière Richelieu, le fort Richelieu à Sorel, le fort St. Louis à Chambly, et le fort Ste. Thérèse dans une île plus haut.

1666-67

(Le même). "Relation" etc. Paris, 1668, 160 p.  
Détails sur la mission du P. Allouez aux Outaouaks, sur les mœurs et les usages de cette tribu. Elle contient encore une relation des missions chez les Pottawatomes et autres tribus de l'Ouest ; elle parle du rétablissement des Missions chez les cinq Nations en conséquence des expéditions Françaises de l'année précédente. Ce volume se termine par une lettre de la Révé. Mère Supérieure des Religieuses Hospitalières de Québec en la N. F. du 20 octobre 1667, 14 p.

1667-68.

(Le même). "Relation" etc. Paris, 1669, 219 p.  
Après le résumé des succès obtenus dans ces missions parmi les cinq Nations, nous avons dans ce volume les noms français des différentes missions chez les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Cayugas, et les Sénécas. On y parle aussi de la mort de Arent

Van Curler, si estimé des Français et des Sauvages, qui se noya dans le Lac Champlain, en allant visiter le (1) Vice Roi de Tracy. Elle est terminée par une lettre de Mgr. de Pétrée, premier évêque de Québec, sur l'état de son diocèse, et par une relation de la mort de la Révé. Mère Catherine de St. Augustin.

1668-69.

(Point de nom) "Relation" etc. Paris. 1670, 144 p.

Ce volume contient la relation annuelle des missions parmi les cinq Nations, et une lettre du Gov. Lovelace au P. Pierron, datée du Fort James (\*) 18 novembre 1668, en réponse aux pétitions des Sauvages, pour la suppression du commerce des liqueurs spiritueuses dans leur pays.

1669-70.

LE MERCIER (P. Frs.). "Relation" etc. Paris, 1671, 318 et 102 p.

Il y a trois parties dans ce volume. Les deux premières traitent des missions chez les cinq nations, des négociations pour terminer les difficultés entre les Algonquins du Canada et les Iroquois, et de la guerre de 1669, entre les Mohawks et les Mohegans, "qui habitent les côtes près de Boston, dans la Nouvelle Angleterre." La 3e. partie est une relation des missions chez les Outaouaks, et sur le Lac Supérieur. Elle renferme une description de ce Lac, et des mines de cuivre de ses rivages, et de plus une lettre du P. Jaques Marquette sur les Illinois, les Kenoncks, les Kiskakoncks, Kikistinaux, et autres tribus de l'Ouest.

1670-71.

DABLON (P. Claude). "Relation" etc. Paris, 1672, 189 p.

Plus amples détails sur les missions du Canada et des cinq Nations. — Les Français prennent possession, au nom de leur roi, de tous les pays situés sur les grands Lacs, compris sous le nom d'Outaouaks. Ce volume se termine par d'autres détails sur les pays de l'Ouest.

1671-72.

(Le même) "Relation" ; Paris, 1673, 224 p.  
Avec une carte du Lac Supérieur, et autres lieux où sont les Missions des Pères de la Compagnie de Jésus, comprises sous le nom d'Outaouaks. Il est fait mention dans l'épître dédicatoire, d'un voyage d'exploration entrepris cette année là, pour faire une recherche précise et exacte de la mine de cuivre trouvée récemment dans le Lac Supérieur par le sieur Péré.

Ce volume est aussi divisé en trois parties dont la première parle de l'arrivée du Comte de Frontenac au Canada, et des Missions Huronnes et Iroquoises. La seconde traite des Missions chez les Algonquins d'en bas, et de celles des Grands Lacs (\*) ; elle renferme le journal du voyage que le P. Ch. Allouez fit par terre du Saguenay à la Baie d'Hudson.

La troisième partie contient une Notice biographique de M. de la Poltrie, fondatrice des Ursulines de Québec, et une relation de la mort de la Mère de l'Incarnation, Supérieure de cet établissement. La carte qui renferme les Lacs Supérieur, Huron, Illinois, (aujourd'hui Lac Michigan) a été reproduite par Bancroft. — U. S. Hist. Vol. III.

Quoiqu'on ait fait bien des recherches pour

(1) (Gouverneur.)  
(\*) Nom donné par les Anglais au Fort de New-York.  
(\*) (De la Baie d'Hudson.)

### FEUILLETON.

#### LE CALENDRIER

DE LA

#### MANSARDE.

M. A. T.

(Suite.)

Dimanche 27. — Les capitales ont cela de particulier que les jours de repos semblent le signal d'un sautoir qui peut universel. Comme des oiseaux auxquels la liberté vient d'être rendue, les populations sortent de leurs cages de pierre et s'envolent joyeusement vers la campagne. C'est à qui trouvera une moite verdoyante pour s'asseoir, l'ombre d'un buisson pour s'abriter ; on cueille des marguerites de mai, on court dans les champs ; la ville est oubliée jus qu'au soir où l'on revient le chapeau fleuri d'une branche d'aubépine et le cœur égayé d'un doux souvenir ; on reprendra le lendemain le joug du travail.

Ces velléités champêtres sont surtout remarquables à Paris. Les beaux jours venus, employés, bourgeois, ouvriers, attendent avec impatience chaque dimanche pour aller essayer quelques heures de cette vie pastorale ; on fait deux lieues entre les boutiques d'épiciers et de marchands de vin des faubourgs, dans le seul espoir de découvrir un vrai champ

de navets. Le père de famille commence l'instruction pratique de son fils en lui montrant du blé qui n'a pas la forme de petits pains et des choux "à l'état sauvage." Dieu sait que de rencontres, de découvertes, d'aventures ! Quel parisien n'a point en son Odyssée en parcourant la banlieue et ne pourrait écrire le pendant du fameux *Voyage par terre et par mer de Paris à Saint-Cloud.*

Nous ne parlons point ici de cette population flottante venue de partout, pour qui notre Babylone française n'est que le caravansérail de l'Europe ; phalange de penseurs, d'artistes, d'industriels, de voyageurs qui, comme le héros d'Homère, ont abordé leur patrie intellectuelle après avoir vu " beaucoup de peuples et de cités." mais du Parisien sédentaire, rouge, vivant à son étage comme le mollusque sur son rocher, curieux vestige de la crédulité, de la lenteur et de la bonhomie des siècles passés.

Car une des singularités de Paris, est de réunir vingt populations complètement différentes de mœurs, et de caractère. A côté de ces bohémien du commerce et de l'art travaillant successivement tous les degrés de la fortune ou du caprice, vit une paisible tribu de rentiers et de travailleurs établis, dont l'existence ressemble au cadran d'une horloge sur laquelle la même aiguille ramène, successivement, les mêmes heures. Si aucun autre ville n'offre des vies plus éclatantes, plus agréables, aucune autre ne peut en offrir de plus obscures et de plus calmes. Il en est des grandes cités comme de la mer ; l'orage ne

trouble que la surface, et, en descendant jusqu'au fond, vous trouvez une région inaccessible au mouvement et au bruit.

Pour ma part, je campais au bord de cette région sans l'habiter véritablement. Placé en dehors des turbulences publiques, je vivais réfugié dans mon isolement, mais sans pouvoir détacher ma pensée de la lutte. J'en suivais de loin tous les incidents avec bonheur ou avec angoisse ; je m'associais aux triomphes ou aux funérailles ; pour qui regardé et qui sait, le moyen de ne pas prendre part ! Il n'y a que l'ignorance qui peut rendre étranger à la vie extérieure ; l'égoïsme même ne suffit point pour cela.

Ces réflexions philosophiques que je faisais à part moi, dans ma mansarde, étaient interrompues par tous les " actes domestiques " auxquels se livre forcément un célibataire qui n'a d'autre serviteur que sa bonne volonté ; en poursuivant mes deductions, j'avais tiré mes bottes, brossé mon habit, noué ma cravate ; j'étais enfin arrivé à ce moment solennel où l'on se demande, comme Dieu après la création du monde, si l'on trouve cela bien.

Une grande résolution venait de m'arracher à mes habitudes ; des affiches m'avaient appris que c'était fête à Sévres, que la manufacture de porcelaine serait ouverte au public. Samedi, le matin même, par la beauté du ciel, je m'étais subitement décidé à y aller.

En arrivant au débarcadère de la rive gauche, j'aperçus la foule qui se hâtait, attentive à ne point manquer l'heure. Outre beaucoup d'autres avantages, les chemins de fer auront

celui d'acclimater les Français à l'exactitude : certains d'être commandés par l'heure, ils se résigneront à lui obéir ; ils apprendront à attendre quand ils ne pourront plus être attendus. Les vertus sont surtout de bonnes habitudes. Que de grandes qualités inoculées à certains peuples par la position géographique, par la nécessité politique, par les institutions ! la création d'une monnaie d'airain trop lourde et trop volumineuse pour être emportée tua l'avarice chez les Lacédémoniens.

Je me suis trouvé dans un wagon près de deux heures déjà sur le retour, appartenant à la classe des Parisiens casaniers et paisibles dont j'ai parlé plus haut. Quelques complaisances de bon voisinage ont suffi pour m'attirer leur confiance ; au bout de quelques minutes je savais toute leur histoire.

Ce sont deux pauvres filles restées orphelines à quinze ans et qui depuis ont vécu comme vivent les femmes qui travaillent, d'économie et de privation. Fabriquant depuis vingt ou trente ans des agrafes pour la même maison, elles ont vu dix maîtres s'y succéder et s'enrichir, sans que rien ait changé dans leur sort. Elles habitent toujours la même chambre au fond d'une de ces impasses de la rue St. Denis où l'air et le soleil sont incarcérés. Elles se mettent avant le jour au travail, le prolongent après la nuit, et voient les années se joindre aux années sans que leur vie ait été marquée par aucun autre événement que l'office du dimanche, une promenade ou une maladie.

La plus jeune de ces dignes ouvrières a quarante ans et obéit à sa sœur comme elle le faisait toute petite. L'aînée la surveille, la soigne et la gronde avec une tendresse maternelle. Au premier instant on rit, puis on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de touchant dans ces deux enfants en cheveux gris dont l'une n'a pu se désaccoutumer d'obéir, l'autre de protéger.

Et ce n'est point en cela seulement que mes deux compagnes sont plus jeunes que leur âge : ignorantes de tout, elles s'étonnent sans cesse. Nous ne sommes point arrivés à Clamart qu'elles s'écrient volontiers, comme le roi de la ronde enfantine, qu'elles ne croyaient pas le monde si grand !

C'est la première fois qu'elles se hazardent sur un chemin de fer, et il faut voir les saisissements, les frayeurs, les résolutions couragées ! tout les émerveille ! Elles ont dans leur âme un arrière de jeunesse qui les rend sensibles à ce qui ne nous frappe ordinairement que dans les premières années. Pauvres créatures qui, en ayant gardé les sensations d'un autre âge, en ont perdu la grâce ! Mais n'y a-t-il pas quelque chose de saint dans cette ingénuité que leur a conservée le jeûne de toutes les joies ! Ah ! maudit soit le premier qui a eu le courage de rayer la femme vieillie dans l'abandon, d'enchaîner le ridicule à ce nom de vieille fille qui rappelle tant de déceptions douloureuses, tant d'appels, tant de délaissement ! Maudit celui qui a pu couronner d'épines les cheveux blanchis et